

| THÉÂTRE |

Un *Britannicus* fort louable

JEAN BEAUNOYER

ON A IGNORÉ pendant trop longtemps le théâtre classique au Québec. C'est toute une génération qui lui a préféré le théâtre de création, les entreprises collectives, l'esthétique, l'improvisation. En ce sens, l'entreprise du comédien Pascal Rollin, qui a regroupé de jeunes comédiens et d'autres plus chevronnés autour de la pièce *Britannicus*, est louable. En formant une équipe de production autogérée et en limitant les coûts d'une telle entreprise, Rollin nous fait vivre un *Britannicus* intime, intense, dans un lieu plus que propice, à Chapelle historique du Bon-Pasteur.

Cette initiative du Théâtre des Ateliers est on ne peut plus sympathique. L'oeuvre est immense, le défi de taille et le temps ainsi que les moyens, limités. Malgré tout, *Britannicus*, monté avec respect et rigueur par Pascal Rollin, est un spectacle édifiant, captivant et émouvant qui mérite le détour. On parle ici d'une oeuvre parfaitement construite, avec une langue riche, autour de passions humaines qui éclatent dans tous les sens.

Comment ne pas reconnaître l'intemporalité de l'auteur Jean Racine, surtout après la semaine que nous venons de vivre à la suite des événements à New York. La soif du pouvoir, les meurtres, le bien, le mal n'ont pas d'époque.

Britannicus est l'histoire du pouvoir que



Dorothée Berryman, dans le rôle d'Agrippine.

l'on se dispute dans une même famille. *Britannicus*, c'est l'histoire de l'ambition d'une mère, Agrippine, d'un frère, Néron, et de l'héritier légitime, Britannicus. Néron tuera son frère et fera disparaître sa mère pour régner et pour terroriser une population. On assiste à l'évolution de Néron, qui devient peu à peu le monstre que l'on connaît. Néron, dans un premier temps, hésite entre la cruauté et la vertu. Il

songe même à se réconcilier avec son frère Britannicus et à donner plus de pouvoir à sa mère, mais l'être est faible et influençable. C'est son conseiller Narcisse qui le pousse à empoisonner son frère pour s'emparer du pouvoir. De plus, Néron aime Junie, qui aime Britannicus. L'éternel triangle amoureux.

Remarquable interprétation de Néron par Michel Aubert et impressionnante prestation de Claudia Hurtubise, qui joue avec tant de subtilité le rôle de l'amoureuse Junie. Même s'il a commis quelques lapsus, Jacques Thériault était fort crédible dans son interprétation du sage conseiller Burrhus. Dorothée Berryman, qui se multiplie en comédie et en chanson, a manifestement souffert d'un manque de temps et de préparation pour un rôle de l'envergure de celui d'Agrippine. Elle déclame trop souvent, et son jeu m'a semblé inégal.

Dans l'ensemble, un spectacle intéressant, présenté dans un lieu fort approprié, des comédiens généreux et une mise en scène dépouillée dans une atmosphère d'antichambre.

BRITANNICUS de Jean Racine, mise en scène et scénographie de Pascal Rollin avec Michel Albert (Néron), Dorothée Berryman (Agrippine), Nicolas Charbonneaux (Britannicus), Claudia Hurtubise (Junie) et Amélie Prévost (Albine). Jusqu'au 22 septembre à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100, rue Sherbrooke Est. Info : 514 868-9898.

L'approche de la beauté

17/09/01
devoir

BRITANNICUS

De Racine. Mise en scène et scénographie: Pascal Rollin. Avec Michel Albert, Dorothee Berryman, Nicolas Charbonneaux, Stéphane Blanchette, Jacques Thériault, Claudia Hurtubise et Amélie Prévost. A la Chapelle historique du Bon-Pasteur jusqu'au 22 septembre.

HERVÉ GUAY

Tragédie, le mot a été si souvent prononcé ces derniers jours qu'il ne nous vient plus à l'idée qu'il désigne avant tout un genre dramatique. La forme a été mise au point par les Grecs puis reprise et portée à son degré de perfection, dans notre langue, à l'âge classique. Chacun sait que Racine, en particulier, a fini par incarner l'idéal de la tragédie française, elle-même une image idéalisée des modèles grecs et romains. Ce qu'on sait moins de la tragédie classique, c'est qu'elle a su s'imposer contre la machinerie théâtrale en vogue à l'époque grâce à une économie de moyens extrême.

Pascal Rollin et sa troupe ont dû se rappeler cela en jetant leur dévolu sur *Britannicus*. En effet, cette histoire d'héritier écarté du pouvoir, à qui Néron enlève aussi sa fiancée, ne commande pratiquement pas de décor. Le Théâtre des Ateliers avait beau jeu de louer une salle dont la décoration épurée pouvait servir de toile de fond. Ce qu'offre la Chapelle historique du Bon-Pasteur, qui bénéficie en outre d'une acoustique reconnue par les amateurs de concert.

Par contre, les moyens matériels que le théâtre de Racine demande sont inversement proportionnels à la souplesse technique qu'il réclame des interprètes. Là réside sa secrète difficulté. En effet, le seul élément dont disposent les acteurs pour exprimer la complexité des passions en jeu n'est autre que l'alexandrin, dont le maniement exige davantage qu'une forte dose d'enthousiasme ou de témérité.

Sur ce plan, l'expérience des acteurs réunis ici se révèle insuffisante, même dans le cas de Dorothee Berryman, pour qui le rôle tout en force d'Agrippine constitue un contre-emploi

évident. Les deux conseillers de l'empereur, Stéphane Blanchette (Narcisse) et Jacques Thériault (Burrhus) s'en sortent un peu mieux étant donné qu'ils prennent davantage le temps de dire les vers. De même Claudia Hurtubise parvient-elle à rendre l'innocence de Junie bien qu'elle paraisse un peu âgée pour le rôle. Il est vrai que ses deux amants ne font pas le poids: Néron (Michel Albert) sans cesse en train de rugir tandis que Britannicus (Nicolas Charbonneaux) affiche un tel état d'agitation que nous sommes mal à l'aise pour lui.

Outre ces lacunes dans l'interprétation, la production souffre encore d'un manque d'appui technique. La chose transparait notamment dans les éclairages, qui, parfois, plongent sans raison, les visages à demi dans l'ombre. À tous égards, nous sommes donc fort loin du type de perfection réclamé par une construction d'une beauté si absolue. Mais ce qui s'en rapproche, c'est d'avoir tenté, contre toute espérance, de s'en approcher alors que si rarement les théâtres qui en ont les moyens s'y emploient.

Voir 2007/01

Un péplum américain



Yvon Laurrelle

Britannicus: Un lieu ne fait pas une pièce...

Marie Labrecque

Rendons d'abord à César ce qui lui revient: **Pascal Rollin** a trouvé une belle niche pour installer le *Britannicus* dont il assure la mise en scène. Les colonnes et l'arche de la jolie petite Chapelle historique du Bon-Pasteur – rarement utilisée, sauf erreur, pour le théâtre – offrent un écrin naturel à la tragédie romaine de Racine, et tiennent lieu de décor à la sobre production «autogérée» du Théâtre des Ateliers. Mais hélas, un lieu ne fait pas une pièce...

Écrite en 1669, la pièce de Racine peint la lutte de pouvoir entre une mère et son fils. L'empereur Néron cherche à se détacher de la tutelle maternelle, engendrant la rage d'Agrippine, qui se sent dépossédée de son statut et d'un pouvoir qu'en tant que femme, elle ne peut exercer que par procuration. Leur rivalité fera une victime sacrificielle, l'innocent Britannicus, déjà écarté du trône par les machinations d'Agrippine, et dont le «maître du monde» convoite maintenant l'amoureuse, Junie.

On crie beaucoup dans ce *Britannicus*. Comme s'il fallait élever la voix pour rendre la puissance de la tragédie qui s'y joue, et à laquelle les alexandrins suffisent pourtant. Colérique, multipliant les éclats de voix et les emportements brusques, le Néron de **Michel Albert** semble davantage digne d'un péplum américain que d'une tragédie racinienne... En comparaison, la perfide tranquille et insidieuse de Narcisse (**Stéphane Blanchette**, jouant assez bien de sa voix suave), qui déverse son poison dans les influençables oreilles impériales, à plus d'effet.

Dans le rôle crucial d'Agrippine, **Dorothée Berryman** s'appuie aussi sur

un jeu un peu forcé, qui ne décline trop souvent qu'une seule émotion: la fureur. La lisibilité et les nuances du texte y perdent. Malgré une bonne scène – son long morceau de bravoure –, la comédienne semblait plus à sa place dans sa dernière apparition au théâtre, un gracieux Feydeau. Peut-être un registre qui lui convient mieux.

Sinon, **Jacques Thériault** défend honnêtement son sage conseiller Burrhus. Le jeune **Nicolas Charbonneaux** ne ménage ni la fougue ni la fraîcheur, mais son *Britannicus* un peu malhabile – et corporellement mal à l'aise – se cantonne dans un seul registre. Tandis que **Claudia Hurtubise** compose une Junie sensible, mais un peu trop plaintive.

À l'évidence, il faut plus que de la bonne volonté – et il y en a ici beaucoup – pour jouer Racine, un théâtre casse-gueule pour bien des comédiens. Pas toujours bien dirigée, la distribution de *Britannicus*, mélange d'interprètes qui en sont à leurs premières armes et de comédiens plus expérimentés qu'on ne voit pas très souvent au théâtre, ne lui rend guère justice.

Pourtant, dans ce spectacle sage et très dépouillé, la puissante beauté du texte, rarement joué sur nos scènes, fait quand même parfois son chemin. Un texte dont on admire la profondeur des passions et la pure magnificence de la langue. Par-delà les siècles, Racine nous offre une illustration, plus que jamais de mise, de comment naissent les monstres et les tyrans, en succombant à l'appétit du pouvoir et de la vengeance. À méditer... |

JUSQU'AU SAMEDI 22 SEPTEMBRE

À la Chapelle historique
du Bon-Pasteur